

Nombres sacrés



Texte de Ntite Mukendi Aubert Kizito

Dans le monde, tout se tient philosophiquement...

Il nous est parfois arrivé de parler de nombres sacrés et de les utiliser dans notre argumentation. Cela peut sembler obscur et demande qu'on vous en parle plus longuement. Pour le commun des mortels, les nombres sont des attributs permettant de décrire l'unicité ou la pluralité des entités et donc de les comparer entre elles du point de vue de leur pluralité. Aussi, dans les langues bantoues, les mots qui les désignent vont se comporter comme des déterminants ou adjectifs numéraux constitués d'une particule notée p qui désignera le mot ou l'entité déterminé en reprenant la particule d'accord de ce mot. Ainsi on dira avec le déterminant ptanu = cinq :

bantu batanu = cinq hommes,

bintu bitanu = cinq objets,

tudilu tutanu = cinq feux,

minu μitanu = cinq doigts,

makasa μatanu = cinq pieds,

où μi, μα et μu se prononcent i, a et u sans la lettre m rendue muette.

Mais pour l'initié, le nombre est plus qu'un attribut définissant la pluralité d'une entité, c'est un être-force qui structure l'entité décrite et lui confère certaines propriétés bien précises. Le tout commence par la notion de l'être qui provient de celle de la particule locative mu qui signifie dans, à l'intérieur de, ce qui est à l'intérieur de l'apparence perçue, soit l'être. Cet être est conçu comme étant une réalité de nature spirituelle qui se cache dans l'apparence perçue et l'âme. Il est défini aussi comme étant un être-force qui existe parce qu'il agit et qui agit nécessairement du fait qu'il existe. Son existence est donc lié à son action, ce qui permet de catégoriser les êtres selon leur niveau d'existence en :

– êtres semi-individualisés de classificateur apparent (lu, ñ) et réel (lu, mi), comme lubulubulu lunene → mbulubulu minene = la grande abeille → les grandes abeilles, lujyiji lufiike → njyiji mifiike = la mouche noire → les mouches noires et la majorité des rivières, qui n'ont rien en propre

permettant de les distinguer d'êtres de même nature et qui ne peuvent agir que sur ordre et au profit d'un tiers,

– êtres individualisés de classificateur apparent (mu, mi) et réel (mu, mi), comme mucyi mule → micyi mile = le long arbre → les longs arbres, mukuna mule → mikuna mile = la haute montagne → les hautes montagnes, qui ont une individualité bien marquée mais qui ne peuvent agir que sur ordre et au profit d'un tiers,

– êtres semi-personnalisés de classificateur apparent (ñ, ñ) et réel (mu, mi), comme nzoolo mufiike → nzoolo mifiike = la poule noire → les poules noires, qui sont des individualisés mais sporadiquement se comportent comme s'ils étaient conscients, capables de vouloir et initier une action à leur profit

– et enfin, les êtres personnalisés de classificateur apparent (mu, ba) et réel (mu, ba), comme mukaji muimpe → bakaji baimpe = la bonne femme → les bonnes femmes, qui sont individualisés et pleinement conscients. Donc capables de vouloir une action, de se doter des moyens nécessaires et de la réaliser à leur profit.

Il résulte de cette catégorisation qu'en ciluba le mot mukishi = l'esprit a deux pluriels différents : mukishi pluriel mikishi qui est un individualisé, donc un esprit de la nature qui a une individualité bien marquée mais qui ne peut agir que sur ordre et au profit d'un personnalisé, et mukishi pluriel bakishiqui est un personnalisé, un ancêtre, un humain désincarné, qui peut se saisir d'un problème, juger et décider de récompenser ou punir un homme de son propre vouloir. D'où la peur et le respect que les baluba avaient des bakishi et de la Coutume qu'ils garantissent, et l'obligation de rechercher et neutraliser l'homme qui actionnait les mikishi.

En outre l'être est la réalité primordiale, celle qui est à considérer avant toute autre. D'où la notion de UN qui a alors mu comme racine :

cibelu cimue = une cuisse,

munu μumue = un doigt,

lubanza lumue = un enclos familial,

bulaba bumue = un terrain,

kasoko kamue = un petit village,

la finale e signifie acte ou état totalement réalisé.

En tant que nombre sacré, UN représente l'être. A côté de l'être existe une autre réalité, matérielle celle là, c'est le corps = mubidi en ciluba et muwili en swahili. Or Bidi et wili sont les racines du mot désignant le nombre DEUX en ciluba et en swahili :

bantu babidi = watu wawili = deux hommes,

bintu bibidi = vitu viwili = deux objets,

maalu μabidi = mambo mawili = deux problèmes,

micyi μibidi = miti miwili = deux arbres...

Ainsi donc le nombre DEUX est lié au corps, à l'apparence matérielle et représente donc la matière inerte. Alors $1 + 2 = 3$ ou μumue ne μibidi = μisatu. Car l'esprit = l'être (1) intimement lié au corps (2) = trois (3) μisatu = tatu = l'homme complet, le père, tata. Le nombre sacré TROIS représente l'homme complet voué à agir, le mâle.

Le QUATRE = ine = la femelle se comprend comme $= 2 + 2$ ou un corps (2) pouvant contenir un autre corps (2) et la femme = muntu mukaji est $4 = 3+1$ soit la mère ina = (4) est un homme (3) ayant un esprit(1) en transit pour s'incarner ou se désincarner. D'où la mère (4) est un pont entre les deux mondes d'en haut et d'en bas.

De $5 = 3 + 2$ on tire l'homme (3) usant d'un outil ou de la matière inerte (2) donne la notion de production (5), D'où 5 est le nombre de la production, de l'exubérance, de la main qui produit. Signalons que 5 indique que l'homme (3) intègre en soi l'outil (2) comme prolongement de son corps, pour produire. Il s'agit donc d'un producteur.

Le $6 = 3 + 3$ s'interprète comme une transition du (3) (un jeune) vers le (3) (un adulte), d'où sa désignation par sambo = transition. En ciluba 6 se dit μisambombo c'est à dire la transition (sambo) Primitive (mbo) celle de l'enfance à l'âge adulte. Le nombre 6 indique aussi que dans tout homme il y a un enfant qui sommeille, ou que tout homme est fils d'un autre, qu'il est un maillon d'une chaîne des vies.

Le nombre $7 = 3 + 4$ est la conjonction du père (3) et de la mère (4), il représente la deuxième transition sambo-mbidi en kisonge ou samboadi dans d'autres langues bantoue; Mais en ciluba 7 se dit muanda mutekete = un petit mystère, celui de la procréation des enfants.

Le nombre 8 = ine, la mère (4) et une autre mère ine (4) = une assemblée de mères qui sont des ponts entre notre monde et celui de l'au-delà. Il représente alors la confusion entre les deux mondes à cause de la profusion des ponts qui les relie, c'est le grand mystère = muanda mukulu, celui de la magie, sorcellerie, le monde indifférencié. $8 = 1 + 3 + 4$, l'ensemble des forces capables d'agir dans le monde d'en bas. Soit l'esprit (1), la femme (4) et le mâle (3).

Le nombre $9 = 3 + 3 + 3$ = une colonne de mâles en marche = le (cianda) citeema = la magie en action, mais $9 = 1 + 8$ soit la volonté de puissance d'un esprit (1) qui manipule le monde indifférencié (8) pour s'imposer. C'est aussi le symbole du bulopo sur terre qui s'appuie sur les humains – mâles (3) et femelles (4)- , et la matière inerte (2).

Enfin, le nombre 10 représente Dieu dans toute sa majesté, l'être qui tonne (kukuma) et contient tout en Lui, l'esprit (1), la matière inerte (2), les vivants mâles (3) et femelles (4).

Ainsi sont les nombres sacrés pour nous initiés bantous, un condensé de notre vision du monde. Aussi il n'est pas innocent de déformer les noms des nombres comme l'avaient fait les introducteurs de la » civilisation » écrite.